

Toi qu'arriv' de Mostaganem,
Prêt moi ta pip' que j'fume.

Et, en basse grave :

J'ai pas d' tabac ! •

Saoul comme un âne, — selon sa louable habitude, — Marjalet présidait la cérémonie en sa qualité de capitaine commandant, les poignets enfouis dans les poches, l'œil en dedans, en proie à une vague somnolence qu'alourdissait de minute en minute la monotonie de l'appel et la violence accablante de ce coup de soleil de juillet lui tapant de biais sur la nuque.

Tout à coup, il sentit qu'on le touchait au bras.

Il tressaillit.

—Hein ? Quoi ?

C'était un cavalier de garde, accouru sans qu'il l'entendit, et qui se tenait près de lui, la main ouverte sur la tempe.

—Mon capitaine, dit le soldat, c'est un civil qui vous demande.

Marjalet resta pétrifié.

Il n'avait aucune relation, ne connaissait qui que ce soit en ville.

Il reprit :

—Un civil me demande ?

—Oui, mon capitaine.

—Par exemple, celle-là n'est pas ordinaire ! Qu'est-ce qu'il me veut, c't oiseau-là ?

—Ma foi, dit l'autre, je n'en sais rien.

Il a dit seulement comme ça qu'il avait quéque chose à vous remettre.

—Eh bien ! fit Marjalet, dis-lui de venir ici. Je veux être pendu si je me doute qui c'est.

Le soldat s'éloigna au pas gymnastique, et reparut quelques instants après, faisant escorte au visiteur. Celui-ci était un tout jeune monsieur, blond comme les blés, orné d'une chevelure frisée, et qui semblait descendu d'une vignette de sucre de pomme.

Vêtu à la dernière mode, d'une jaquette qui le moulait comme un maillot de danseuse et d'un pantalon assez court pour laisser voir un bout de chaussette rouge au-dessus du soulier décoloré, il portait sur son bras, malgré l'extrême chaleur, un pardessus de demi-saison, dont on voyait la doublure de soie. Un bouton de rose ornait sa boutonnière, et le miroitement de son chapeau au soleil eût attiré les alouettes d'une lieue.

Il s'avança le sourire sur les lèvres, salua Marjalet avec une grâce exquise, et demanda :

—C'est au capitaine Marjalet que j'ai l'honneur de parler ?

—Oui, dit celui-ci.

Le jeune homme reprit :

—Mon capitaine, je suis le jeune engagé volontaire, dont on a dû vous annoncer l'arrivée au 51^e chasseurs : M. Adalbert de la Valmonbrée.

—Ah ! très bien, dit le capitaine ; vous êtes le bleu. Eh ben, après ?

M. de la Valmonbrée eut un nouveau sourire. Silencieusement, tirant de sa jaquette un élégant portefeuille de dame, il

présenta à l'officier une lettre couleur vert d'eau.

Le capitaine, successivement, contempla le chapeau, le sourire, le faux-col, la cravate, la chaîne de montre et les souliers en pointes d'enclume de M. de la Valmonbrée.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demandait-il.

Le jeune homme, la main tendue, répliqua :

—Mon capitaine, c'est une lettre qui me recommande à votre bienveillance.

Cette fois, ce fut sur la main gantée de clair et sur la lettre couleur vert d'eau que restèrent fixés les regards de Marjalet. A la fin, il se décida ; il prit la lettre, la décacheta, et, du regard, en prit connaissance. L'escadron, n'ayant point reçu l'ordre de se rendre aux écuries, attendait toujours, sous le soleil, silencieux et intéressé.

Marjalet tourna la page ; son front se rida, il eut un long clignement d'yeux, éloignant et rapprochant successivement la feuille qu'il tenait dans ses doigts, s'efforçant en vain de déchiffrer une signature illisible.

Il murmura :

—Guis... Gos... Guèsr... Qué q'est ce ça ? Je connais pas du tout.

—Gueswiller, dit complaisamment Adalbert de la Valmonbrée.

—Ah ! très bien, exclama le capitaine Marjalet. Oui, oui, Gueswiller, un filou.

Et :

—Eh bien quoi ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ?

Interloqué, le jeune homme perdit à la fois son assurance et son sourire.

Il hasarda :

—Mon Dieu, mon capitaine..., je pensais... j'avais cru...

—Mon cher garçon, déclara Marjalet, vous saurez qu'au régiment il n'y a pas pas de recommandation ; chacun pour soi et Dieu pour tous ! Est-ce que vous croyez naïvement que les autres feront le pansage à votre place et qu'ils coucheront à la boîte pour vous ?

—Certes non, répondit le jeune homme avec un geste de dénégation.

—En ce cas, reprit Marjalet, je ne vois pas ce que vous espérez. Est-ce que vous êtes militaire, oui ou non ? Oui, n'est-ce pas ? Alors, faites-moi le plaisir d'aller vous placer à la gauche. Un de vos camarades va vous prêter une étrille et une brosse et vous allez faire le pansage. On vous habillera demain matin... A vos écuries, vous autres !

III

Formant le rideau de fond du quartier de cavalerie, les écuries s'accotaient l'une à l'autre, constructions banales et fragiles, bâties à la diable, de sable et de crachat, avec des toitures de lattes où s'emphaient

par bottes pressées les approvisionnements de fourrage. Percées d'une porte à chaque extrémité et traversées dans leur longueur d'une route pavée en dos d'âne, elles s'emplissaient, le jour comme la nuit, d'un vacarme de chaînes secouées et de coups de sabots lancés dans les bas flancs, compliqué des juréments du garde d'écurie que les querelles de ses pensionnaires obligeaient à de continuelles interventions.

Sous l'œil des brigadiers de pelotons, les hommes se mirent au pansage, passèrent le bridon aux chevaux auxquels ils firent exécuter un demi-tour sur place et qu'ils attachèrent aux charpentes de soutien, la croupe tournée à la mangeoire. Ils avaient enlevé leurs blouses qui, maintenant, gisaient de chaque côté du chemin, et, les manches de la chemise retroussées, ils commencèrent la toilette des bêtes, au milieu du nuage de poussière élevé sous le premier coup de brosse. Les chevaux se laissaient faire, dociles, l'oreille dressée et attentive, appuyant à droite et à gauche sur la simple invite d'une tape légère, aussi doux et inoffensifs avec les hommes qu'ils étaient chicaniers et batailleurs entre eux.

Cependant le doux Marjalet n'avait eu garde de lâcher le jeune de la Valmonbrée, et c'est de pair qu'ils firent leur entrée dans l'écurie du peloton où comptait le nouvel arrivé.

—Monsieur, dit alors Marjalet avec une solennité grotesque, comme vous vous êtes mis dans la cavalerie sans que personne vous y ait forcé, j'aime à croire que vous savez ce que c'est qu'un cheval.

—Oh ! cela va de soi, répondit le jeune homme dont on vit les lèvres se fleurir d'un sourire d'ironie tranquille.

—Très bien, riposta Marjalet, c'est ce que nous allons voir tout suite. Enlevez-moi votre paletot, vous allez punser Macadam, la bête la plus tranquille de tout le régiment. Pas vrai, mon vieux Macadam ?

Du plat de la main, il lança sur la croupe luisante du cheval une claque sonore et familière. Macadam secoua l'oreille, eut un tressaillement léger à fleur de peau. Les hommes regardaient, attentifs, l'époussette au bout de la main, connaissant le tranquille Macadam pour n'avoir point son pareil au monde comme chatouilleux et mauvais coucheur. La Valmonbrée, pendant ce temps, avait enlevé sa jaquette et l'avait posée à ses pieds, soigneusement pliée, la doublure en dehors. Il s'arma d'un bridon qu'un voisin lui tendait et, pénétrant dans la stalle, il fit un pas en avant, mais dans le même instant, Marjalet le saisit et le ramena si violemment à lui que le pauvre diable trébucha et faillit s'allonger le nez dans la litière.

—Mon cher monsieur, dit Marjalet, si vous connaissiez les chevaux autrement que par oui-dire, vous sauriez qu'il ne faut jamais s'en approcher sans leur parler. Si vous arrivez près d'un cheval sans avoir